

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 86 (1944)
Heft: 8

Rubrik: Commentaires sur la guerre actuelle

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Commentaires sur la guerre actuelle

EN MARGE DES OPÉRATIONS MILITAIRES.

Un événement qui a fait grande impression dans notre pays, et notamment en Suisse romande, mais qui n'aura pas la moindre influence sur l'ensemble de la guerre, est la destruction de St-Gingolph.

Il a frappé notre population, car elle s'est subitement rendu compte que la guerre était encore à nos frontières, qu'elle se déroulait dans une région familière et beaucoup ont pu suivre directement ou indirectement ce tragique épisode.

Bien que n'ayant aucun caractère militaire, nous le relevons ici, car il trouve parfaitement sa place dans l'étude que nous avons faite en novembre 1943, au sujet de l'activité des « maquis » agissant dans le cadre ou en dehors des opérations de guerre.

Sidlice, Oradour, St-Gingolph... pour ne citer que les noms de ceux qui dans leur malheur jouissent d'une certaine publicité, et permettent au monde de s'apitoyer sur leur sort.

Cependant, combien d'autres villes, villages et bourgades ont subi le sort des trois localités citées plus haut ? Pour quelle raison ces agglomérations, souvent misérables, ont-elles été pillées, incendiées, leur population massacrée froidement ou déportée ? Parce que dans leurs murs ou dans leurs environs l'occupant a subi des pertes ou des dommages provoqués par des membres d'une organisation de résistance qu'il soupçonne, à tort ou à raison, de recevoir une aide directe ou indirecte de la population civile.

Dans d'autres cas, la destruction d'une localité est un acte

purement terroriste destiné à servir d'exemple, à frapper, par son horreur, l'imagination populaire. Par de tels actes, l'occupant espère faire régner l'ordre. En étudiant cet aspect de la guerre, nous nous aventurons sur un terrain brûlant, car aux passions se mêle souvent un sentimentalisme compréhensible.

Nous avons souvent fait allusion au courage des détachements de guérilla soviétiques. Leur activité fut une contribution sensible à l'effort de guerre de l'U.R.S.S. Imitant le procédé, de nombreuses unités suisses ont constitué et entraîné des patrouilles de chasse pour attaquer les arrières ennemis et continuer la lutte dans le territoire envahi.

Tout ceci est de bonne guerre dans la lutte sans merci que l'on fait à un envahisseur. Malheureusement, la guerre est une opération à double action. Donnant des coups, il faut s'attendre à en recevoir. On l'admet sur le champ de bataille mais non en dehors de la zone des opérations ; tel est le drame, car il répugne à la nature humaine d'assister à des massacres de personnes ne prenant pas directement part aux hostilités.

La *guérilla*, car les actions des « maquisards » ou des saboteurs ne sont rien d'autre, est un système de guerre particulièrement haï d'un envahisseur. Il crée un état de tension insupportable : guets-apens, sabotages, incendies de dépôts, destruction de matériel, enlèvement d'hommes, etc..., finissent par irriter l'occupant et l'obligent à des mesures de précautions supplémentaires. Elle le force à immobiliser, un peu partout, des troupes pour protéger ses biens, troupes dont l'ensemble représente des contingents importants. L'exemple de la Russie le prouve ; les Allemands, pour assurer la sécurité de leurs arrières et une tranquillité relative des territoires occupés ont dû engager de nombreuses divisions qui manquaient sur le front. En résumé, la guérilla est un procédé de guerre qui *nuit* gravement à l'ennemi.

Bien que prise individuellement, chacune des actions qui la composent est incapable d'exercer directement une influence sur la conduite de la guerre, ces nombreuses piqûres d'épingle

finissent par rendre à l'envahisseur la vie moralement et matériellement impossible. D'où cette répression impitoyable.

Tous les ordres relatifs à la répression de la guérilla comportent une introduction mettant en relief les ravages qu'elle fait dans les rangs et les biens de l'armée d'occupation et soulignent qu'en conséquence il faut la combattre avec des procédés frappants. Les mêmes instructions précisent qu'il faut châtier non seulement les détachements de guérilla, mais également la population civile qui pourrait leur prêter assistance. C'est en effet un fait historique que la guérilla n'est possible que lorsqu'elle bénéficie de l'appui ouvert ou tacite de la population. Finalement, il est même spécifié que pour servir d'exemple à la population, les corps des guérillas seront exposés pendant plusieurs jours sur les places publiques.

Dès le moment où guérilla et troupes de répression s'affrontent, on entre dans un cercle infernal où se succèdent guets-apens, sabotages, représailles, fusillades, localités rasées, etc... Il est clair qu'un occupant ne peut tolérer le désordre, disons même plus simplement l'attaque de ses arrières. La désorganisation ainsi provoquée lui ferait courir un danger mortel. Il est donc naturel qu'il cherche à y mettre un terme. Cependant, comme ceux qui mènent ce genre de lutte sont insaisissables parce que la mobilité est leur meilleure protection, l'occupant s'attaque *en bloc* à toute la population. Il espère ainsi d'une part atteindre les coupables et d'autre part terroriser la population civile pour qu'elle collabore avec lui dans la lutte contre les partisans ou, à défaut, que les civils prennent une attitude hostile à ceux-ci, facilitant de ce fait la tâche de l'envahisseur. Dans ce domaine les appels à la population sont rédigés habilement : si l'action des partisans cesse, tout ira mieux !

L'expérience montre ce qui suit : si l'occupant fait preuve de mansuétude, les partisans la jugent comme une preuve de faiblesse et la guérilla redouble d'intensité. Si au contraire, il agit d'une manière brutale et cruelle pour la réprimer, il

engendre la haine, le désir de vengeance... et la guérilla continue pire que jamais.

Il n'y a plus d'issue : l'un des partis doit exterminer l'autre. En U.R.S.S., en Serbie, il y a eu des régions entières où les partisans ont totalement anéanti les Allemands et d'autres où ce fut le contraire : la population civile a disparu dans les représailles. Nous le répétons, cette manière de faire choque notre sentiment humain, mais elle est, hélas, la suite inéluctable de la guérilla ou d'une manière générale d'une résistance armée à l'occupant. Toute l'histoire de la guerre, depuis toujours, le prouve tristement.

On a prétendu que l'affaire de St-Gingolph avait été provoquée par les éléments « irresponsables » du maquis et que des ordres avaient été donnés « en russe » (si c'est vrai, notons en passant qu'il ne s'agit alors plus d'éléments irresponsables, mais d'hommes ayant une certaine pratique de ce genre de guerre !).

C'est peut-être le point le plus frappant de cette douloureuse affaire. En effet, ou les partisans français du général Koenig formant les F.F.I. obéissent aux ordres de leurs chefs, comme l'ont toujours fait les partisans soviétiques qui n'entraient en action que sur ordre du Haut-Commandement de l'U.R.S.S., ou il s'agit d'individus armés, pratiquant purement et simplement le brigandage tant dans le dos de l'occupant que de la population civile. Cette dernière éventualité serait particulièrement grave, car elle dénoterait que nous sommes parvenus au degré d'anarchie que nous avons toujours redouté. C'est évidemment facile de lancer du ciel des tonnes et des tonnes d'armes, encore faut-il être certain qu'elles tombent dans de bonnes mains et ne servent pas à armer des éléments « irresponsables ». Nous sommes persuadés par exemple que les chefs des F.F.I. poursuivent un plan parfaitement déterminé. Cependant, ce dont nous sommes moins sûrs, c'est que toutes les catégories de partisans français obéissent exactement aux ordres. Nous ne pouvons pas comparer F.F.I. et partisans

soviétiques. Il manque aux premières ce qui a fait la force des seconds : la tradition et une organisation *militaire* datant du temps de paix.

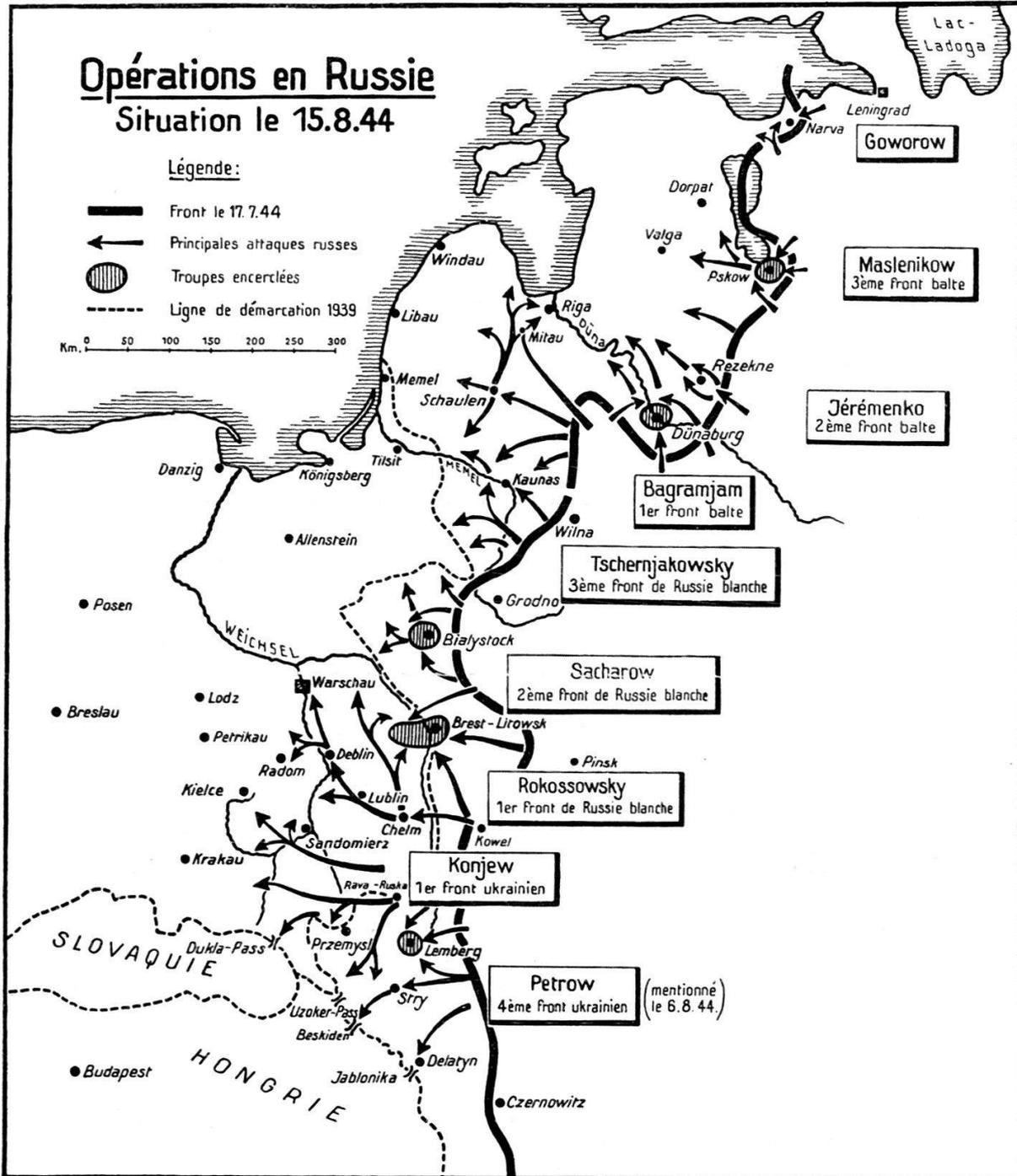
LE FRONT DE L'EST.

A la fin de juillet, les importantes positions allemandes dans l'est s'écroulaient les unes après les autres, permettant à Monsieur Staline de lancer des ordres du jour sensationnels. En effet, Dunabourg tombait le 27 juillet, facilitant aux troupes soviétiques la capture d'importantes forces allemandes et leur avance en direction de la Duna. Cependant, le plus grave revers des Allemands dans ce secteur fut certainement l'arrivée des Russes, le 1^{er} août, sur les rives de la Baltique dans le golfe de Riga après la prise de Mitau, le 31 juillet. Dès ce moment, la situation des forces du Reich dans les Pays baltes est devenue particulièrement grave. A première vue, il semble que ces troupes sont destinées à livrer un combat sans espoir, uniquement pour lier des forces russes. Le déclenchement de l'offensive dans le secteur de Pskov et plus au nord, a encore aggravé leur situation. Les éléments de deux à trois armées allemandes encerclées dans les Pays baltes n'ont plus aucune possibilité de retraite terrestre et leur ravitaillement dépend uniquement de la voie maritime.

Dès la prise de Schaulen, le 27 juillet, la menace soviétique contre la Prusse orientale n'a fait que se préciser, en particulier vers Eydkuhnen-Tilsit. Les hommes du général Tscher-niakowski auront été les premiers à fouler une partie du sol national allemand.

Des forces puisées dans les garnisons de l'Allemagne du nord et de la Prusse orientale furent rameutées en hâte par la Wehrmacht et permirent d'exécuter des contre-attaques ralentissant sérieusement l'avance de leurs ennemis. Plus au sud, la défense allemande fut mise à mal à Bialystock, Brest-Litowsk. La route de Varsovie était désormais ouverte aux troupes de Sacharow (2^e front de Russie blanche). Cette ville

ne pourra cependant être prise que lorsqu'il y aura suffisamment de troupes sur la rive occidentale de la Vistule, ce qui ne semble pas encore être le cas actuellement. Nous n'insistons



pas sur la tragédie qui se déroule dans la capitale polonaise, à la suite du soulèvement des forces clandestines du général Bor. S'agit-il uniquement d'un manque de coordination avec les troupes russes ou l'affaire a-t-elle des dessous politiques ? Pour le moment, nul ne le sait.

En Galicie, Stanislaw, Lemberg, Drohobycz, Przemysl et Yaroslaw tombaient, découvrant les cols des Carpathes.

La Vistule elle-même était franchie dans la région de Sandomir, ce qui provoqua des contre-attaques allemandes vers Baranow, permettant de conjurer momentanément la menace sur Cracovie et la Silésie.

Ainsi, du 21 juin au milieu d'août, les Soviétiques ont acquis des résultats équivalant sensiblement à ceux de leur offensive d'hiver. Si l'on fait abstraction des pays baltes, on peut dire que tout le territoire de l'U.R.S.S. est pratiquement libéré.

Cependant, si manifeste que fut la retraite allemande, il semble, une fois de plus, que la catastrophe fut évitée car depuis le 10 août on note un ralentissement de l'avance russe. Sans être totalement arrêtée, elle a changé d'allure. On l'attribue à deux raisons essentielles :

- à l'arrivée de nouvelles forces allemandes prélevées en Italie et dans les Balkans ;
- au temps qu'il faut aux Russes pour remettre de l'ordre dans leurs arrières, après une telle avance.

Il ne fait aucun doute que ce répit ne peut être que momentané. Car même si l'armée soviétique a subi ces derniers mois une forte usure, elle reste numériquement supérieure à l'armée allemande qui doit maintenant faire face sur quatre fronts !

La presse allemande affirme que les mesures de mobilisation totale ordonnées à la suite de l'attentat du 20 juillet permettront de mettre de nouveaux contingents sur pied. Sans doute ; encore peut-on se demander quelle est la valeur morale de ces hommes et surtout leur force physique !

Ainsi, selon la version allemande, grâce à cette nouvelle armée, il sera possible de rétablir la situation à condition de

ne pas engager les forces au compte-gouttes. Cependant, comme il faut un certain temps pour réaliser cette opération, on prévoit que de nouveaux replis dans l'est ne sont pas exclus. Un critique militaire suédois estime à six mois le laps de temps nécessaire pour recruter, instruire et engager cette nouvelle masse, évaluée à un million d'hommes.

EN FRANCE.

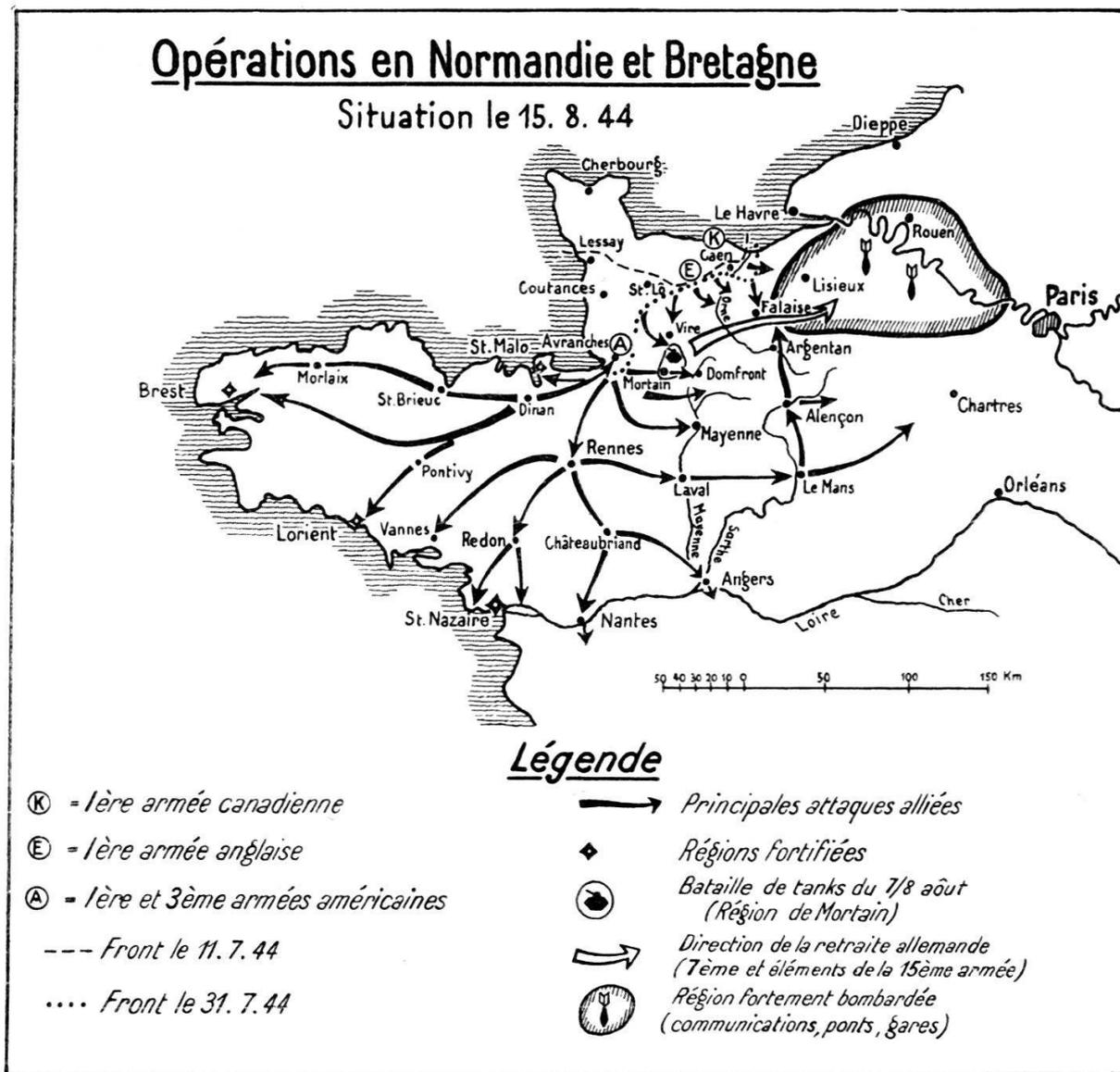
L'offensive anglo-américaine commençait le 25 juillet dans la partie ouest du front de Normandie. Les Américains du général Bradley poussaient entre la mer et St-Lô en direction du sud occupaient Avranches le 30 juillet, débouchant ainsi du Cotentin après avoir crevé les défenses côtières allemandes. Dès ce moment, les troupes américaines pouvaient se déployer en terrain libre, refoulant ou encerclant les forces allemandes. Alors que dans le secteur américain, la lutte prenait réellement l'allure de la guerre-éclair, les Anglais du général Dempsey étaient engagés dans une formidable bataille d'usure au sud de Caen. Ce n'est que dix jours plus tard qu'ils pourront atteindre la région de Falaise, la résistance allemande ayant été spécialement forte entre la Vire et l'Orne.

Le premier succès spectaculaire des Américains fut la prise de Rennes le 3 août 1944. Dès ce moment, ils se déployèrent « en étoile » avançant aussi bien vers la Bretagne, que vers le Mans, Angers ou la Loire.

Durant quelques jours, rien ne semblait devoir les arrêter ; ne parlait-on pas de leur présence à Chartres, Châteaudun et jusque dans la région parisienne ?

Comme chacun le sait, la défense allemande en France est essentiellement périphérique et il n'y a que très peu de forces à l'intérieur ; une fois cette croûte crevée, de tels raids devenaient possibles. On revivait la guerre éclair de 1940. Les Américains donnaient ainsi l'impression d'être partout, méthode qui crée beaucoup de désarroi chez le défenseur, qui a de la peine à faire face de tous les côtés.

Par cette action, les Anglo-Américains ont quitté leurs têtes de pont tactiques pour en occuper une d'ordre stratégique ; les kilomètres carrés gagnés leur donnent d'intéressantes possibilités de manœuvre. Cependant, pour exploiter à fond



de tels avantages, il leur faut des ports pour amener des troupes d'où cet effort vers les ports bretons. Ainsi, on voit encore nettement que toute la stratégie terrestre anglo-américaine est subordonnée à la stratégie maritime.

La riposte allemande à l'offensive américaine ne semble pas avoir été particulièrement heureuse. Dès que les troupes américaines eurent débouché du Cotentin, le Haut-Commandement de la Wehrmacht lança de l'est de Mortain une contre-attaque menée probablement par cinq divisions blindées en direction d'Avranches, espérant ainsi couper en deux les forces du général Bradley. Dès le 5 août, Mortain changea plusieurs fois de main mais le corridor d'Avranches ne fut jamais sérieusement mis en danger.

Constatant la masse de troupes allemandes engagées entre Caen-Vire et Mortain, le commandement allié tenta de l'encercler d'où ce changement momentané de direction des Américains qui, abandonnant leur marche vers l'est, axèrent tous leurs efforts en direction du nord pour y livrer une bataille de destruction en liaison avec les Canadiens, qui avançaient du nord au sud.

Les 12 divisions germaniques encerclées ne furent pas complètement capturées car dès le 13 août, les Allemands retiraient des troupes par le couloir encore libre entre Falaise et Argentan. Il est certain que leur retraite ne peut guère se faire en direction de Paris, mais il leur reste toujours la possibilité de gagner la Seine inférieure vers Rouen.

Comme nous l'avons vu, après avoir crevé la défense périphérique allemande, d'intéressantes possibilités s'ouvrent aux Alliés. L'ampleur qu'ils pourront donner à l'exploitation de leurs succès dépendra des effectifs qu'ils auront pu mettre à terre. Les informations de presse à ce sujet sont absolument vagues, ce qui est compréhensible. Diverses hypothèses ont été émises relatives au développement ultérieur des opérations. Il n'est pas exclu que les Alliés cherchent à couper la France en deux, en avançant le long de la Loire jusqu'à Orléans, puis gagnent la Haute-Seine, le Plateau de Langres, pour atteindre la frontière suisse et le Rhin. Une autre éventualité consisterait à déborder Paris pour remonter ensuite vers le

nord afin de prendre à revers la défense allemande du Pas-de-Calais.

Notons que les Alliés peuvent risquer des manœuvres assez hardies car ils disposent d'une supériorité aérienne absolue. En outre, les Allemands n'ont que des effectifs relativement réduits que l'aviation d'exploration permet de déceler et la désorganisation des transports en France provoquée par l'aviation et les F.F.I. est telle que la Wehrmacht ne peut pas jeter par surprise une grosse masse de troupes sur un point quelconque.

La presse a donné d'intéressantes indications sur le temps nécessaire au déplacement de grandes unités d'un point du territoire français à un autre. Ainsi, les troupes allemandes ne peuvent pas être engagées d'une façon massive ; elles sont absorbées par la bataille au fur et à mesure de leur arrivée.

Au moment où nous rédigeons cette chronique, nous apprenons le débarquement allié dans le sud de la France. Cette entreprise complète les opérations de Bretagne et de Normandie et permettra sans aucun doute de donner une nouvelle impulsion à la bataille d'Italie.

Après avoir fait de remarquables efforts diplomatiques et militaires pour n'avoir à se battre que sur un front, après trois ans de guerre, l'Allemagne est contrainte de lutter sur quatre fronts avec une armée subissant une sérieuse crise d'effectifs.

20.8.44.
